

2009

Sociologie, Individu, Épreuves.

Entretien avec Danilo Martuccelli

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation belge sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en Belgique.

Référence électronique

Danilo Martuccelli & Grégoire Lits (2009), "Sociologie, Individu, Épreuves. Entretien avec Danilo Martuccelli", *Émulations*, 3 (5).

URL : <http://www.revue-emulations.net/archives/n-5---georg-simmel--environnement-conflit-mondialisation/martuccelli>

Éditeur : Émulations – Revue des jeunes chercheurs en sciences sociales

<http://www.revue-emulations.net>

Sociologie, Individu, Épreuves

Entretien avec Danilo Martuccelli

Danilo Martuccelli & Grégoire Lits

Introductif

Danilo Martuccelli est chargé de recherche au CNRS-CLERSE-IFRESI. Il vient de publier *Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine* aux éditions Armand Colin.

Ces propos furent recueillis à l'occasion de la venue du professeur Martuccelli à Louvain-la-Neuve les 3 et 4 décembre 2008 dans le cadre des conférences Jacques Leclercq organisées par l'unité d'anthropologie et de sociologie de l'UCL et le Laboratoire LAGIS (Laboratoire « Globalisation, institution, subjectivation »).

Interview

GL : Votre livre *Sociologie de la modernité* est un des rares ouvrages (français) d'histoire de la pensée sociologique qui accorde une place importante à Georg Simmel. Vous y présentez trois matrices de la modernité présentes à la base du projet de la sociologie et qui peuvent être retrouvées actuellement dans les œuvres de sociologues contemporains. La troisième de ces matrices est celle de la « condition moderne » et trouve Simmel comme père fondateur. Quel est selon-vous l'élément principal de cette matrice et quel est l'intérêt qu'elle peut présenter pour le sociologue à l'heure actuelle ?

DM : Le propre de la modernité c'est de n'être ni un stade d'évolution, ni un mode de production, ni un pacte politique, ni un rapport à la culture. Ou plutôt, d'être tout cela à la fois, mais ancré dans une réalité de base plus profonde et plus durable. À la racine de la modernité se trouve l'expérience d'un univers qui n'est jamais entièrement organisé et fermé, et où les individus se sentent contraints à un travail permanent de suture du soi et du monde. Et c'est bien cela, que, en accord avec les impératifs prônés par la théorie de la société, la sociologie a souvent nié, dans sa vocation à établir des liens durables et forts entre la culture, la société et la personnalité. Pourtant, le saisissement sociologique de la modernité a constamment gardé à l'esprit, de manière explicite ou implicite, cette expérience matricielle du monde. Cela engage alors une histoire quelque peu particulière de la sociologie, visant à cerner le questionnement sur la modernité par quelques grandes matrices se déclinant différemment selon les périodes et les sociétés. C'est ce que je me suis proposé de faire dans *Sociologies de la modernité*.

Escamoter ou négliger ce niveau d'analyse – la modernité comme expérience – au nom de sa faible rigueur c'est faire preuve, me semble-t-il, d'une incompréhension radicale de ce que la modernité, comme élément historique de réflexion, apporte à la sociologie et exige d'elle. La modernité est avant tout une affaire de représentation historique et sociale. En tout cas, l'oubli de l'importance analytique de cette dimension, et des figures qu'elle produit, renvoie au mouvement

intellectuel central de la discipline, et à la négligence, au moins tendancielle, des dimensions proprement subjectives, au profit d'une vision largement répandue de la modernisation, comme triomphe de la rationalité et du désenchantement, dans des sociétés complexes, mais « organiques ».

Bien entendu, le constat de cette expérience de distance entre l'objectif et le subjectif est susceptible de multiples interprétations mais c'est autour des réponses qu'il exige, et non pas de leur négation, que doit se structurer l'espace de la réflexion. L'analyse sociologique est ainsi contrainte de rendre compte des dimensions subjectives, et parfois, et non sans quelque paradoxe, d'y trouver la signification sociale majeure de la modernité. En bref, l'expérience matricielle n'est pas une problématique particulière ; elle a vocation à être au fondement d'une vision générale de la société.

D'une certaine manière donc toute réflexion sur la modernité est traversée par la reconnaissance d'une inquiétude originaire commune. Mais il faut reconnaître que c'est à proprement parler dans la matrice de la condition moderne que cette inquiétude a surtout fait l'objet d'une réflexion spécifique. D'ailleurs, son statut ambigu dans l'histoire de la sociologie révèle bien une tension entre sa vocation à être une perspective d'interprétation générale de la modernité et sa réduction analytique fréquente au dégagement de quelques cas exemplaires (et en tout premier lieu la figure de l'étranger chère à Simmel).

En fait, elle se présente comme une réflexion sur le mode d'être historique de l'individu, au travers d'une série d'études visant autant à rendre compte de la permanence de cette inquiétude que des formes qu'elle prend. Comme dans la célèbre définition de Baudelaire, il s'agit d'envisager dans un seul et même mouvement la tension entre l'essentiel et l'éphémère, ou pour reprendre les formules de Simmel, de comprendre la modernité comme un horizon inépuisable de ressources et d'aventures, une tension, par moments tragique, entre l'élan de la vie et les limites à la fois indispensables et réductrices des formes sociales. L'histoire de cette matrice est parcourue par un double mouvement : d'un côté, des déplacements en accordéon, qui généralisent ou réduisent le propre de cette expérience à certains individus ou l'étendent à tous, et de l'autre côté, la prise en considération chaque fois plus approfondie de la séparation entre les dimensions subjectives et objectives – au travers de l'argent (Simmel), de la vie urbaine (l'école de Chicago), de la distanciation espace-temps (Giddens). En tout cas, c'est dans cette matrice que la sociologie parvient le mieux à formuler son ambivalence vis-à-vis de la modernité, où se mélangent, continuellement, des doses d'enthousiasme et d'anxiété.

En tout cas, et au-delà du regard propre à la condition moderne, le paradoxe de la sociologie se reflète fort bien dans son avatar. Dans un seul et même mouvement, elle témoigne de la volonté constante d'établir et de dégager des concepts stables et en même temps, de la secrète conscience de leur impossibilité. Derrière la stabilité se retrouve le mouvement ; en dessous de la société, la modernité bouge ; à côté de la volonté de cerner la vie sociale par l'idée de l'ordre social se décline une série de consistances sociales. Il n'y a pas de compréhension intime de la vocation sociologique sans saisissement de cette tension.

GL : Vous proposez, notamment dans votre livre *Forgé par l'épreuve*, une sociologie de l'individuation qui a pour objectif de rendre compte des épreuves que traverse l'individu dans la modernité. Pouvez-vous nous expliquer le projet de votre sociologie ? Pouvez-vous également nous donner un exemple de recherche empirique que traduit ce projet de sociologie de l'individuation ?

DM : Mettre sur pied une sociologie adaptée à la condition moderne contemporaine passe, à mes yeux, par une stratégie d'analyse capable de rendre compte des multiples contours par lesquels se décline la distance propre à l'expérience moderne. Le problème principal est de rendre opératoire une représentation qui reconnaisse la place légitime qui revient dans toute explication sociale au contexte et aux positions sociales, mais qui se montre, en même temps, capable de rendre compte des différentiels de consistance qui les traversent. En dernière instance, c'est ce défi qui explique l'importance que j'accorde au processus d'individuation et à la notion d'épreuve.

Quel type d'individu est structurellement fabriqué dans une société ? Il s'agit là d'une question classique qui contraint à chercher une relation entre l'histoire de la société et la biographie de l'individu. Mais ce vénérable projet doit désormais se faire autrement que par le biais d'une articulation immédiate et directe entre la structure sociale et la structure de la personnalité. Déduire directement des conséquences microsociologiques d'une vision macrosociologique m'apparaît plus que jamais comme une erreur. Il n'y a plus de couplage étroit et unidirectionnel entre les différents niveaux. La logique « descendante » ne permet pas de comprendre comment un acteur individuel éprouve un changement social.

Si l'individuation se produit donc toujours à l'intersection d'une dimension diachronique et synchronique, encore faut-il être capable de condenser en abrégé, à l'échelle de l'individu, une situation historique et sociale. C'est justement ce que permet de faire la notion d'*épreuve*. Tout en gardant au premier plan les changements historiques et les inévitables effets du différentiel de positionnement social entre acteurs, elle permet de rendre compte concrètement de la manière dont les individus sont produits et se produisent. Elle restitue au social la consistance qui est bien la sienne, du fait de la diffraction non uniforme des phénomènes et des pratiques. Pour réaliser cet exercice elle est donc particulièrement riche.

Les épreuves ont quatre grandes caractéristiques. D'abord, elles sont inséparables d'un récit particulier – celui de la mise à l'épreuve justement – qui est susceptible d'accorder un espace important, et inédit, à l'individu dans la tradition sociologique. Ensuite, toute épreuve apparaît comme un examen, un test (souvent non formalisé) adressé à chacun d'entre nous et au travers duquel s'effectue une sélection sociale. En troisième lieu, le propre de chaque épreuve est de défier notre résistance et nos capacités à nous en acquitter – elle engage ainsi une conception particulière de l'acteur. Enfin, les épreuves désignent de grands enjeux sociaux auxquels sont soumis de manière contrainte les individus – et qui sont donc variables en fonction des sociétés et des périodes historiques.

Les épreuves se succèdent et se chevauchent au fur et à mesure que les individus avancent dans la vie. Ils les subissent d'une façon indéterminée *a priori* et sont contraints de leur donner un sens selon qu'ils s'en sont acquittés ou non. Cette succession ne s'organise cependant pas à l'improviste : au contraire même, peu de choses semblent plus standardisées dans la vie moderne. En revanche, au niveau de la vie individuelle, les épreuves apparaissent comme une suite d'étapes où peuvent s'accumuler les revers du destin ou les réussites de la fortune. Elles sont ainsi un dispositif de recherche permettant à la fois de rendre justice au caractère ouvert de leur issue et de garder en tête le caractère standardisé et séquentiel de leur déroulement sociétal. C'est dire que si l'issue des épreuves est contingente au niveau de l'individu, leur organisation et leur succession ne sont nullement arbitraires au niveau des ensembles socio-historiques. La notion d'épreuve est centrale pour rendre compte de l'individuation en cours (et au-delà d'elle pour devenir un des opérateurs majeurs de la sociologie), parce qu'elle permet de rendre compte, autrement que sous la forme d'une hiérarchisation descendante, de l'articulation entre les transformations structurales et le jeu des places sociales.

Les épreuves sont donc des défis historiques, socialement produits, inégalement distribués, que les individus sont contraints d'affronter. Bien qu'il soit possible d'identifier une grande diversité de mécanismes institutionnels et de registres analytiques potentiels, l'étude doit, afin de rester opérationnelle, se restreindre à l'examen d'un nombre limité d'épreuves, jugées particulièrement significatives au vu d'une réalité historique et sociale concrète. C'est bien ce que je me suis efforcé de faire en étudiant, dans *Forgé par l'épreuve*, le mode d'individuation à l'œuvre dans la société française actuelle au travers de huit grandes épreuves. Quatre d'entre elles ont été définies à partir d'une perspective institutionnelle, tant la production d'individus se définit en France par un individualisme institutionnalisé (école, travail, ville, famille). Mais une deuxième série d'épreuves renvoie à différentes dimensions du lien social lui-même : rapport à l'histoire, aux collectifs, aux autres, à soi-même.

Il est enfin nécessaire – et c'est une dernière exigence – de caractériser chacune des épreuves étudiées selon une tension schématique entre deux principes. Grâce à cette économie analytique particulière, chaque épreuve reflète et organise la dissociation entre l'individu et le monde, c'est-à-dire, et comme nous venons de l'évoquer, l'élément fondamental le plus durable de l'expérience sociale de la modernité. En choisissant cette forme analytique, il s'agit de parvenir à ce que cette distance matricielle irrigue constamment, c'est-à-dire structurellement, et en dehors de tout sentiment de « crise », l'analyse sociologique. D'ailleurs, le schématisme, dans sa simplicité, est historique : les principes de tension propres à chaque épreuve varient en fonction des contextes et des périodes (pour l'épreuve scolaire, aujourd'hui en France, par exemple, elle passe par une tension entre la sélection scolaire – étant donné le poids croissant de l'école dans les trajectoires sociales depuis trente ans – et la confiance institutionnelle en soi – étant donné l'empreinte subjective que l'école dépose en nous).

Abandonner l'idée de société au profit de l'étude du processus d'individuation invite donc à renverser l'ordre de la pensée : le centre de gravité de l'analyse n'est plus censé se reconstruire à partir d'une totalité sociétale, mais en référence à l'unité donnée par un ensemble commun d'épreuves propres à une période. Le système standardisé d'épreuves par lequel se constitue un mode d'individuation apparaît ainsi comme un abrégé sociologique d'une histoire collective de vie. Il désigne une problématique historique commune à laquelle sont confrontés inégalement la plupart des acteurs (pour ne pas dire tous) d'un ensemble sociohistorique. Un mode d'individuation n'existe donc que tant que reste vivant le système d'épreuves qui le forge.

GL : Dans ce projet de sociologie de l'individuation, j'ai cru remarquer que parmi ces trois matrices de la modernité, celle qui vous a peut-être le plus influencé où à laquelle vous vous raccrochez le plus est justement celle de la condition moderne fondée par Simmel. Êtes-vous d'accord avec cette affirmation, ressentez-vous une influence de Simmel sur vos travaux ? et si oui, quel élément de sa pensée vous êtes vous le plus approprié ? Quand et comment avez-vous commencé à lire Simmel ?

DM : Comme la plupart des sociologues, mes travaux sont marqués par des influences plus ou moins diverses, dans lesquelles, me semble-t-il, la présence de Marx ou de Simmel, ou encore de Sartre ou de Wright Mills sont bien visibles. Mais c'est vrai que mes travaux sur la modernité s'ancrent notamment dans le sillage de la matrice de la condition moderne. Permettez-moi de revenir à votre première question et de rappeler le cœur de cette démarche en citant la phrase de Baudelaire. « La modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable ». La sociologie de la condition moderne est fascinée par

ces formules. Saisir la vie dans la modernité suppose depuis lors d'être capable à la fois de capter le caractère transitoire et la fugacité des événements ou des relations (ou si vous voulez, avoir une sensibilité exacerbée vers le « nouveau » et l'« actuel »), et de parvenir à rendre compte de la permanence, même fragilisée, des structures et des solidités du monde. Ce va-et-vient sera constant. Il rend compte tout autant de l'intérêt pour l'arbitraire et le fortuit que de la volonté de chercher, au travers du fortuit et de l'arbitraire, l'éternel et l'immuable. C'est cette tension, si difficile à établir et à tenir, qui est le véritable cœur analytique de cette démarche.

Au fond, on le comprend aisément, cette conceptualisation de la modernité fera le deuil, mais seulement de manière tendancielle, de l'idée de totalité. Il s'agira, en particulier pour Simmel, de chercher dans la surface des choses, les anecdotes et la futilité apparente, l'unité de la signification de la vie moderne. Etrange paradoxe d'une attitude se penchant sur les détails, les marges, les accidents, le futile afin d'y retrouver une cohésion de sens, pourtant énoncée comme irrémédiablement fragmentée. La quête acharnée et impossible de l'unité ne connaîtra pas d'arrêt. Jamais elle ne sera réalisée et pourtant c'est d'elle que vient l'intelligibilité des morceaux des vies, la compréhension des éclats subjectifs. Les changements historiques majeurs de la modernité sont moins alors abordés en eux-mêmes, dans leurs dimensions macro-sociologiques, qu'à partir de leurs conséquences sur les individus. Chez Simmel, la théorie de la modernité a ainsi autant à voir avec une analyse historique qu'avec la description des modes de saisissement – et d'expérience – de la réalité sociale.

En fait, cette tension est le cœur même de l'étude. La vérité, chez Simmel, ce n'est pas le tout. Et pourtant, c'est de cette totalité interdite, parfois recrée comme unité inachevable, que naît sa compréhension intime de la vérité du monde. Le lien proviendra alors de l'échange inépuisable entre toutes les formes sociales, de leurs inextricables dépendances mutuelles, faisant de tous les êtres un faisceau de relations en permanente transformation. C'est la profonde réciprocité de tous les points de vue qui explique, en dernier ressort, la prétention de validité de la démarche d'analyse. Pour cela, il faut que la sociologie parvienne à établir des concepts capables de rendre compte de la fluidité essentielle du monde. L'essence est à déchiffrer, moins dans l'apparence, que dans le fortuit et le transitoire. Cela n'empêche nullement le dégagement de visions d'ensemble sur une période, à condition de comprendre qu'elles ne passent plus par la mise en place d'un type analytique de société mais par la découverte de grandes tendances historiques.

L'éparpillement anecdotique de cette démarche est ainsi un risque permanent – et mènera même à l'implosion d'une certaine sociologie de la condition moderne dans l'essayisme postmoderne. Par différents biais, il s'est agi notamment de souligner les flux de signes et d'images saturant la vie quotidienne et menant à une esthétisation poussée de notre environnement social. Se plaçant dans la descendance des études de Marx sur le fétichisme de la marchandise, et parfois des réflexions de Benjamin sur la poétisation du banal dans la consommation de masse, mais aussi de Simmel, ces travaux ont notamment accentué, parfois exagérément, l'ébranlement de la frontière entre le « réel » et les « images ». Le fortuit et le fugitif de Baudelaire deviennent le simulacre et l'hypperréalité de Baudrillard¹. Entre temps, surtout, l'autre côté de la modernité, l'éternel et l'immuable, ont disparu.

Or, c'est la réunion de ces deux aspects qui est le cœur de la vision. Si elle se rompt, la démarche perd sa raison d'être analytique. Dans ce projet, en tout cas chez Simmel et à la différence

¹ Featherstone a, justement, souligné les parallèles d'expériences entre les essais sur la condition postmoderne et les études classiques de Baudelaire, Benjamin et Simmel. Cf. Mike Featherstone, « Postmodernism and the aestheticization of everyday life » in Scott Lash, Jonathan Friedman (eds.), *Modernity and Identity*, Oxford, Blackwell, 1992, p.281.

de bien des postmodernes, la diversité des situations ou des portraits analysés est un gage de la plausibilité de cette interprétation d'ensemble. On parlera alors, bien sûr, de la mode, de la vie dans la ville, de tous les excès auxquels les individus sont confrontés, du besoin d'indifférence face au monde, du désir de préserver notre individualité, de considérations articulées par une sémiologie qui ne dit pas toujours son nom, mais au nom de laquelle se déchiffre toujours la vie moderne. Cet éclatement de l'expérience a bel et bien une origine (l'économie capitaliste, l'échange monétaire, la métropole, la consommation, les industries culturelles...). Il connaît également certains lieux privilégiés de localisation (les formes culturelles, l'argent, la mode, les marchandises, surtout, la ville). Cette expérience matricielle informe surtout un grand nombre de figures, toutes ambivalentes, et se trouve à la racine du mouvement d'immigration, du colonialisme, de l'aliénation marchande, du cosmopolitisme culturel entraîné par les médias de masse, en fait, une large famille d'épreuves personnelles et sociales vécues sur un registre proprement subjectif, et alimentant toutes ces formes de prise de distance avec le monde, ou tous ces sentiments d'étrangeté à son endroit. C'est bel et bien cette expérience qui est le plus petit commun dénominateur de la condition moderne, et la multiplicité des variantes ne doit à aucun moment l'obscurcir.

Rester « fidèle » à l'intuition simmélienne consiste, je crois, à préserver un souci d'unité au milieu de la profonde tension spécifique à la condition moderne. Un travail qui demande de continuer les analyses de Simmel à l'aide d'autres préoccupations analytiques.

GL : On trouve dans vos ouvrages une interrogation permanente sur le futur de la sociologie et sur les orientations qu'elle devrait prendre et qu'elle ne devrait pas prendre. Quelles sont selon vous les directions vers lesquelles la sociologie du futur devra aller et quels sont les écueils qu'elle devra éviter ?

DM : Question difficile ! Personne n'est capable de « voir » l'avenir et encore moins de dire quelles directions on doit ou on ne doit pas prendre. C'est même un des risques majeurs dans la recherche en sciences sociales : qu'un « comité central » décide ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas étudier. La recherche se porte mieux, en tout cas telle que je la conçois, lorsque l'imagination individuelle, dans ce qu'elle comporte d'obsession et de diversité, n'est pas entravée par les institutions. C'est sans aucun doute un équilibre très difficile à trouver, et à tout moment, des tensions sont repérables entre des orientations diverses. C'est pourquoi j'essaierai de vous répondre de manière plus modeste, en me centrant exclusivement sur trois directions de mes propres travaux, en essayant de les insérer dans des espaces de discussion, qui, me semble-t-il, seront fructueux dans les années qui viennent.

En tout premier lieu, il nous faudra explorer avec une nouvelle attitude, résolument universelle, les facettes historiquement plurielles de l'expérience de la modernité. Cela me semble une exigence incontournable de la sociologie si elle veut, à sa manière et avec ses armes, participer à la nécessaire mise en communication analytique d'un monde globalisé. Des travaux historiques futurs devraient se pencher sur les continuités et la rupture introduite par l'avènement de l'expérience moderne (autant au Nord comme au Sud) mais pour l'instant son archéologie reste à écrire. En tout cas, c'est moins sur le processus historique hésitant de construction collective de cette expérience, que sur ses conséquences pour l'analyse des sociétés contemporaines qu'il nous faudra travailler. Et pour cela, c'est vers la reprise multiple de « ces » désajustements, y compris dans ses formes existentielles, que doit, je crois, se réorienter l'analyse sociologique dans son effort pour apprivoiser la modernité. Le désenchantement du monde, par exemple, n'est ni linéaire

ni achevé mais tout au plus une tendance, la rupture effective d'une économie générale du monde s'accommodant cependant fort bien de résidus et de *revivals* pouvant, à tout moment, changer le sens liminaire de l'orientation en cours. D'ailleurs, un effort de ce type nous obligera à réviser la coupure, si simple, entre « société » et « communauté ». C'est un domaine de recherche d'autant plus riche, me semble-t-il, qu'il ouvrira les sociologues à d'autres débats – avec les études post-coloniales, avec les modernités multiples, et la mise sur pied d'une sociologie comparée d'un nouvel âge historique.

En deuxième lieu, il me semble qu'au niveau de la théorie sociale, les apports les plus intéressants viendront dans les années à venir, de la prise en considération renouvelée du propre de l'être ensemble. Plusieurs travaux sont en train de prendre cette direction, même si l'« ontologie sociale » n'est pas encore suffisamment reconnue comme une voie royale de la théorie sociale. La force de la sociologie est longtemps venue de sa capacité à articuler organiquement les différents niveaux de la réalité sociale, au point d'aboutir à une véritable fusion entre l'acteur et le système. Or, suite à la crise de l'idée de société, il est désormais difficile de considérer que les différents domaines sociaux interagissent entre eux comme les pièces d'un mécanisme ou les parties d'un organisme, et que leur intelligibilité d'ensemble est donnée justement par leur place dans la totalité. Je me suis efforcé de montrer dans *La consistance du social* que cette vision a été incapable de cerner le propre du social, l'existence d'un entre-deux – l'intermonde –, entre les « systèmes » et les « acteurs », pourvu d'un mode opératoire spécifique. L'action s'y déroule dans un univers malléable, fait de consistances diverses, qui l'encadre constamment tout en se relâchant sans cesse autour d'elle, et dont les individus font l'expérience au travers d'une myriade d'élasticités, dont les déclinaisons sociales deviennent le problème majeur de l'analyse sociologique. L'apparente similitude structurelle des positions, cache une grande diversité de situations et de contextes réels que, pendant longtemps, une vision trop pyramidale de l'idée de société a empêché de regarder. Bien entendu, ce sont toujours de grands facteurs structurels qui commandent l'essentiel de la distribution des opportunités et des ressources. Mais, au mieux, ils ne rendent compte que de manière indicative des états réels des situations singulières, de leurs multiples variations. Cette problématique, abordée de manière très différente (réalisme critique, théorie de l'acteur réseau, études sur les mobilités, nouvelles ontologies...), est en train de gagner du terrain et sera, je crois, un lieu majeur de discussion théorique à venir.

En troisième lieu, et en ce qui concerne la vocation « macro » de la sociologique (et sur ce point le conflit de représentations sera fort), des désaccords importants existeront entre ceux qui essayeront de donner une représentation d'ensemble par le biais de l'idée de société, ceux qui abandonneront cette prétention (ils risquent d'être majoritaires !) et ceux qui choisiront d'autres voies – comme, par exemple, l'individuation. En ce qui me concerne, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, décrire le système standardisé d'épreuves d'individuation équivaut pour moi à décrire une société historique dans son unité. Cet effort, nécessairement intellectuel et critique, participe de la conviction que c'est au travers d'une sociologie historique écrite à l'échelle individuelle, grâce à la notion d'épreuve, qu'il est possible aujourd'hui de mieux cerner les grands enjeux de la globalisation. Il s'agit de proposer un regard sociologique en lien avec la prééminence de l'individu dans nos sociétés, avec, surtout, le fait qu'il soit devenu l'horizon de nos perceptions. Hier, il a fallu construire l'arsenal conceptuel de la sociologie autour de l'idée de société et du problème de l'ordre social. Aujourd'hui, il est nécessaire, en prolongeant l'effort des classiques, de le renouveler autour de l'individu et surtout de son processus d'individuation. En bref, une sociologie de l'individuation est aujourd'hui une tentative pour remettre sur pied une analyse macrosociologique.

GL : Pour finir, et de manière plus personnelle, quels conseils donneriez-vous aux jeunes docteurs en sociologie qui commencent l'apprentissage du métier de chercheur aujourd'hui ?

DM : Chaque génération a des défis différents. Et multiples. Certains de ceux que vous aurez à relever sont tout à fait importants, concerneront à la fois la prise en compte de la professionnalisation de la discipline (une réalité fort inégale selon les différents pays) ; le nécessaire dialogue avec d'autres disciplines scientifiques ; le très important renouvellement méthodologique rendu possible par les nouvelles possibilités offertes par NTIC ; et pour finir, dans une liste qui pourrait être facilement allongée, la mise sur pied de nouvelles manières de communication entre la sociologie et les citoyens. C'est beaucoup. J'en conviens. Mais je crois que toutes ces tâches – et certainement d'autres – devront se faire (en tout cas je l'espère) en préservant ce qui a mes yeux constitue le cœur du regard sociologique. Et qui fait, en tout cas pour moi, l'essentiel de son intérêt – à savoir être un espace sui generis d'ouverture intellectuelle. J'espère que votre génération (et la mienne aussi...) sauront le préserver. C'est une réalité d'autant plus importante que je suis persuadé que cette liberté s'enracine au plus profond de l'histoire de la sociologie – de cette discipline forgée par la rencontre improbable de quatre orientations différentes. On arrive à la sociologie à la fois par le goût de la science, et même, porté par la rage de parvenir, enfin !, à fonder une science dure du social ; mais on y accède aussi parce que l'histoire et ses ramifications captivent ; et aussi, encore, bien sûr, parce qu'elle donne place à une forme d'expression littéraire ; enfin, et pour beaucoup d'autres, c'est une évidence, parce qu'elle est un succédané d'action politique. Bien entendu, tous les sociologues, et de loin, n'éprouvent pas avec la même intensité le déchirement entre ces quatre tendances. Mais la discipline, elle, dans son fonctionnement ordinaire, vit de leurs conflits. Aucune tendance ne s'impose et je crois que la sociologie cessera d'exister le jour où une d'entre elles entérinera sa victoire sur les autres. La sociologie est cette tension elle-même. Et les sociologues, chacun avec ses aptitudes, et avec plus ou moins de conscience, ne sont souvent que des scientifiques contrariés, des érudits humanistes incultes, des artistes sans talents, et évidemment, des acteurs politiques frustrés.... Ce n'est pas une boutade. C'est la rencontre de cet ensemble hétérogène d'inachèvements qui fait la force de la sociologie. Mais comment pourrait-il en être autrement avec une discipline aussi simméliennement articulée avec la modernité ?